

LA VIE DES PEUPLES

SOMMAIRE

Louis EISENMANN .	<i>T.-G. Masaryk, restaurateur de la liberté tchécoslovaque</i>	433
Paul HAZARD	<i>Les lettres françaises sous la Révolution</i> ...	478
Hermann BAHR ...	<i>Les aventures de mon esprit au Quartier latin</i>	497
G. LAFOND	<i>L'Amérique à Santiago</i>	521
XXX	<i>Adolf Hitler</i>	539
E. WORONIECKI ..	<i>Un romancier polonais : Wenczlav Sieroszewski</i>	545
W. SIEROSZEWSKI.	<i>Les Coolies</i>	550
A.-M. GOSSEZ.....	<i>Le pensée de Philéas Lebesgue</i>	598
Georges CHKLAVER.	<i>Le théâtre artistique de Moscou</i>	635
Robert WILTON	<i>L'homme primitif</i>	648
Joseph JOHNSTON .	<i>Au lendemain des élections irlandaises</i> ...	659
XXX	<i>L'opinion scandinave et les événements d'Allemagne</i>	670
A travers Journaux et Revues		677

REVUE DE LA PENSÉE ET DE L'ACTIVITÉ
 □□□□ FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES □□□□
 ■■■■ NOVEMBRE 1923 ■■■■

LA VIE DES PEUPLES

4, rue Tronchet, PARIS. — Tél. Louvre 09.75 — C. C. Per Orbem N° 476.59

REVUE DE LA PENSÉE
— ET DE L'ACTIVITÉ —
FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES

Fondée en 1920
R. C. Seine 136.887

PARAIT LE **10** DE CHAQUE MOIS
et forme **3** volumes par an d'un MILLIER de pages environ

— DIRECTEUR —
A. DE LAPRADELLE

Prière d'adresser tout ce qui concerne la Rédaction au Directeur
et tout ce qui concerne les abonnements et l'administration à M. l'Administrateur
de *Per Orbem* (Vie des Peuples), 4, rue Tronchet, PARIS. Tél. Louvre 09.75
Compte Courant postal N° 476.59

Le Directeur reçoit le Vendredi
de 2 à 4 et sur Rendez-vous.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Abonnements France :	Prix du Numéro :	Abonnements Étranger :
Un an..... 50 francs.	6 fr.	Un an..... 70 francs.
Six mois... 30 francs.	en France	Six mois... 40 francs.
Trois mois. 18 francs.	7 fr. 50	Trois mois. 25 francs.
	à l'Étranger	

AVIS IMPORTANT. — Toute valeur adressée à la *Vie des Peuples*
doit porter cette inscription : *Per Orbem* (Vie des Peuples).

LA DOCUMENTATION INTERNATIONALE

SOUS LA DIRECTION DE

A. DE LAPRADELLE, Professeur de Droit des Gens à l'Université de Paris

Sous Presse

LA CONFÉRENCE

DE

WASHINGTON

12 Novembre 1921 — 6 Février 1922

Limitation des Armements

Réglementation de la Guerre

Question du Pacifique

Question de l'Extrême-Orient

4 Volumes : Tome I. Bibliographie et Partie Générale ;
Tome II. Limitation des Armements. — Réglementation de la
Guerre ; Tome III. Question du Pacifique. — Question de
l'Extrême-Orient ; Tome IV. Discussions Parlementaires,
Ratification.

En vente immédiatement :

A paraître à fin Décembre :

Tome II. Prix : 50 Fr.

Tome III. Prix : 50 Fr.

Il n'est plus reçu désormais de souscriptions pour l'ensemble des 4 volumes.

Les demandes doivent être adressées aux
Editions *Per Orbem* (Documentation Internationale)
4, rue Tronchet, PARIS

LA VIE DES PEUPLES

Directeur : A. DE LAPRADELLE

SOMMAIRE

Louis EISENMANN .	<i>T.-G. Masaryk, restaurateur de la liberté tchécoslovaque</i>	433
Paul HAZARD	<i>Les lettres françaises sous la Révolution</i> . . .	478
Hermann BAHR	<i>Les aventures de mon esprit au Quartier latin</i>	497
G. LAFOND	<i>L'Amérique à Santiago</i>	521
XXX	<i>Adolf Hitler</i>	539
E. WORONIECKI	<i>Un romancier polonais : Wenceslas Sieroszewski</i>	545
W. SIEROSZEWSKI.	<i>Les Coolies</i>	550
A.-M. GOSSEZ	<i>Le pensée de Philéas Lebesgue</i>	598
Georges CHKLAVER.	<i>Le théâtre artistique de Moscou</i>	635
Robert WILTON	<i>L'homme primitif</i>	648
Joseph JOHNSTON	<i>Au lendemain des élections irlandaises</i> . . .	659
XXX	<i>L'opinion scandinave et les événements d'Allemagne</i>	670
A travers Journaux et Revues	677

T. G. MASARYK

RESTAURATEUR DE LA LIBERTÉ TCHÉCOSLOVAQUE

La république tchécoslovaque a célébré le 28 octobre le cinquième anniversaire de son indépendance restaurée, et, le 14 novembre, M. Masaryk achèvera sa cinquième année de présidence. Par une coïncidence toute fortuite, mais particulièrement heureuse, le premier voyage officiel du président, où gouvernements et peuples alliés de l'Europe occidentale lui ont fait un accueil d'une chaleur si sincère, si spontanée et si remarquée, a précédé immédiatement la commémoration de la Révolution d'octobre. En ces jours historiques, la figure de M. Masaryk se dresse en un relief plus accusé que jamais, au premier plan de la politique tchécoslovaque et de la politique internationale.

Toute étude sur M. Masaryk devrait prendre pour épigraphe le précepte admirable de Jean Hus qu'il a lui-même inscrit en tête de son livre sur le grand réformateur tchèque : « Cherche la vérité, écoute la vérité, apprends la vérité, aime la vérité, dis la vérité, tiens ferme à la vérité, défends la vérité jusqu'à la mort ». Car il semble que ce soit là sa propre devise, la maxime de sa vie, la source profonde de son action et de son influence, le symbole de leur unité et de leur harmonie, l'explication de toute son œuvre.

Deux titres sont aujourd'hui inséparables de son nom : libérateur de la nation tchécoslovaque, destructeur de l'Autriche-Hongrie. Mais on les lui donne le plus souvent dans leur

Cassius, Severus. La détermination était pour moi...
lus fut fait trois fois consul pour ses dénonciations. Aussi tout le monde, se jetait-il, dans une carrière des dignités si large et si facile, et pour se signaler par un début illustre,... le marquis Serenus intentait une action de contre-révolution contre son vieux père, déjà exilé; après quoi, il se faisait appeler fièrement Brutus.

Tels accusateurs, tels juges. Les tribunaux, protecteurs de la vie et des propriétés, étaient devenus des boucheries, où ce qui portait le nom de supplice et de confiscation n'était que vol et assassinat » (*Vieux Cordelier*, n° 3).

Ne disons pas, après tant d'exemples du contraire, que la Révolution marque une époque stérile dans l'histoire de nos lettres. Nous lui devons plus d'une acquisition définitive. Nous n'avions pas d'éloquence politique : celle qu'elle nous a donnée fut, du premier coup, souveraine. Plus d'une page immortelle demeure dans ces feuillets qui ne devaient vivre qu'un jour. Au milieu du fatras de la poésie révolutionnaire, on trouve plusieurs chants mémorables en un hymne sacré. Croyons en Michelet lorsqu'il rappelle ainsi l'origine de la Marseillaise : « Il fut donné à la grande âme de la France en son moment le plus désintéressé et sacré, de trouver un chant — chant qui, répété de proche en proche, a gagné toute la terre. Cela est divin et rare d'ajouter un chant éternel à la voix des nations. »

La littérature révolutionnaire, d'autre part, a préparé ce qu'en ces brèves et tragiques années, elle n'a pu achever elle-même. Elle a conçu l'idée d'un théâtre nouveau, d'une poésie nouvelle; elle s'est essayée au lyrisme. C'est dans l'imagination et dans la sensibilité du dix-huitième siècle qu'on voit, d'ordinaire, les origines lointaines de l'école de 1830; c'est dans Jean-Jacques Rousseau qu'on voit l'ancêtre du romantisme. Rien n'est plus juste à condition de ne point passer tout d'un coup de la préparation à l'achèvement, et de réserver à la littérature révolutionnaire sa place légitime dans l'évolution de nos théories, de nos idées, de notre goût.

Paul HAZARD.

LES AVENTURES DE MON ESPRIT AU QUARTIER LATIN

La Vie des Peuples, qui a donné, dans son numéro du mois d'août, la traduction de deux articles autrichiens parus à l'occasion du soixantième anniversaire de Hermann Bahr, publie aujourd'hui les deux chapitres XIX et XX que le poète a consacrés, dans son « Selbstbildnis¹ », au récit de son séjour à Paris en 1888-89. On y verra avec quels accents de juvénile ferveur l'artiste dit tout ce qu'il doit à la France littéraire d'alors et de toujours, raconte — selon sa propre expression —, « les aventures de son esprit au quartier latin ! » Mais tout le livre est plein de souvenirs intimes et charmants, de notations psychologiques très délicates, de détails infiniment curieux sur le monde littéraire et politique, de vues ingénieuses et pénétrantes sur la littérature, l'art ou les caractères nationaux, de vivants portraits finement tracés, de confessions sincères, d'idées généreuses... Hermann Bahr s'y révèle comme une figure représentative de la fin du XIX^e siècle. C'est que ce fut sa « faiblesse féconde » et « terrible » de s'abandonner à la vie, de se laisser pénétrer et former par la vie innombrable et contradictoire. Aussi les impressions d'un esprit si curieux et si souple, devant le spectacle du Paris de 1888, ne sauraient-elles manquer d'intérêt ni de charme — et peut-être de profit pour le lecteur d'aujourd'hui.

Mais, avant de laisser la parole à Hermann Bahr, citons les lignes par lesquelles se termine son « Selbstbildnis » : elles complètent en effet la physionomie originale que nous retracèrent Salten et Auernheimer, en nous montrant, à côté d'un esprit resté jeune, un cœur capable de résignation vaillante dans la foi retrouvée :

1. *Selbstbildnis* von Hermann Bahr (S. Fischer, Berlin, 1923), 310 p., avec portrait de l'auteur.

« Il me fut donné de subir la plus terrible épreuve qui puisse être infligée à un homme ici-bas : ma patrie s'évanouit dans le néant. « Je n'ai plus de patrie terrestre; je ne suis plus nulle part chez moi dans le vaste monde. Où que je puisse bien me tourner, je ne serai plus, tant que je vivrai, qu'un hôte ».

Dans sa joie de me voir parvenu sans anicroche au terme de mon année de volontariat¹, mon père m'annonça qu'il était disposé, pour me récompenser, à subvenir, une année encore, à mes besoins. Et prévoyant qu'une fois de plus, je ne tiendrais aucun compte de ses conseils quels qu'ils fussent, il me laissait le choix de mon séjour et de mon emploi du temps: je devais néanmoins songer qu'une fois ce délai écoulé, je n'aurais plus à compter sur le moindre subside de la maison.... Mais tandis qu'il se mettait à m'énumérer les sommes que mes études avaient jusqu'alors englouties, je n'écoutais plus depuis longtemps, car je n'entendais d'ores et déjà qu'un seul mot magique, un mot que j'avais, aux premières paroles de mon père, senti monter du fond de moi-même et me remplir de félicité; tout mon être criait : Paris ! J'en étais moi-même tout étonné, mais cette idée s'empara de moi avec la force d'une inspiration, je voyais clairement ce qui me manquait. Or, je n'étais, à vrai dire, nullement francophile. A Berlin, j'avais lu tout d'abord Zola², Daudet et d'une façon générale les naturalistes français, en outre Musset, George Sand et Rousseau. C'est en France que nous allions en effet chercher à cette époque les mots d'ordre pour la renaissance que nous attendions nous-mêmes. Mais ce fut alors seulement que j'acquis, avec une singulière véhémence, la certitude que ma destinée m'appelait à Paris et qu'il en allait de toute ma vie intérieure.

1. H. Bahr avait été signalé par le ministère prussien aux autorités militaires autrichiennes, comme chassé de l'Université de Vienne pour crime de haute-trahison, antipatriote et socialiste; averti par des amis berlinois, Bahr se tint sur ses gardes et n'encourut jamais aucune punition. Toutefois le ministère de la guerre refusa de le nommer lieutenant.

2. « C'était un remède de cheval, mais du moins guérissait-on, grâce à lui, de Paul Heyse... Et c'est au cours de mon séjour à Berlin qu'éclata *Germinal*. Nous y trouvions réalisé ce qui fermentait sourdement en nous... Nous avions là une littérature, qui n'était pas seulement du papier, mais la vie même ».

Mon père me donna pour cette dernière année, comme auparavant à Berlin, soixante-quinze florins par mois. Cela faisait à cette époque presque cent cinquante francs. Mais j'écrirais pour des journaux, je gagnerais quelque chose en donnant des leçons de langue ou bien en servant de secrétaire, et je souffrirais peut-être de la faim, mais ce serait à Paris, à Paris !

Je pus à grand'peine attendre le jour où le manteau de soldat que je portais comme volontaire fut transformé par un tailleur de Linz en un vêtement d'hiver pour les grands boulevards. Chacune des heures que je passais encore à la maison, me semblait perdue. Je partis dans un train omnibus, en troisième classe. Tout d'abord, je m'arrêtai à Munich, pour faire une visite à Ibsen¹... A Stuttgart, Bartholomäus Zeitblom me permit de voir de mes propres yeux ce que nous entendions par naturalisme, dans son Saint Jean l'Évangéliste et son Saint-Florian... Mais si docilement que je m'efforçasse de suivre le Baedeker, je ne tenais plus en place, même à Strasbourg, même en face et au sommet de la cathédrale; la nostalgie était par trop forte : à Paris ! à Paris !

Pour moi, il était tout naturel que je dusse habiter le Quartier Latin, et l'on m'avait recommandé l'Hôtel de Suez, 31, boulevard Saint-Michel. Je fus logé tout en haut, sous les toits : du balcon, je jouissais du plus beau des coups d'œil, mais mon suprême orgueil était d'avoir une cheminée. « Au coin du feu » : comme l'expression me sonnait agréablement à l'oreille ! Tout mon bien trouva à se loger dans un placard, le lit tenait dans une alcôve étroite et il restait encore juste la place pour une table et deux chaises. Mais, quand je sortais sur mon balcon, Paris m'appartenait ! C'est dans cette chambre que je lus vraiment pour la première fois Balzac, tandis que montait du boulevard une rumeur de mer lointaine...

Au début, il se trouva que personne ne comprenait mon français et que, de mon côté, je ne comprenais pas celui des Français. De plus, je me rendis compte qu'il me fallait, pour me tirer d'affaire avec mes cent cinquante francs, me refuser

1. Récit de la visite.

jusqu'au moindre « luxe ». Je me déshabituai donc une fois pour toutes du petit déjeuner et du repas de midi, et je me bornai désormais à prendre le dîner à l'hôtel : de la soupe, du poisson et quelque chose de mystérieusement coriace, portant le nom fantastique de bifteck, le tout arrosé d'une petite bouteille de vin. Quant aux velléités de faim, je les trompais au moyen de café noir, d'absinthe et d'innombrables pipes de ce cher « caporal » dont je ressens aujourd'hui douloureusement la privation. Et rien ne pouvait m'être plus agréable que la coutume de tous les cafés parisiens de fournir à leurs clients, non seulement plume et encre, mais aussi le papier à lettres. Toutes mes œuvres, durant mon séjour à Paris, furent écrites sur le papier du café Soufflet qui, à quelques pas de mon hôtel, au-dessous du Vachette, où parfois Verlaine était attablé devant sa « verte », devint ainsi mon cabinet de travail. A vrai dire, j'ai cette année-là vécu de l'air du temps, de cet air de Paris, aux transparences d'argent et aux moiteurs marines, pétillant et grisant. La légère ivresse qu'il me causait étouffait en moi tout sentiment de privation. Vers le milieu du mois, je n'avais généralement plus le sou ; alors je restais souvent des après-midi entiers à bouquiner sur les quais, où l'on me laissait lire tranquillement, ou bien c'était au Louvre, à la Bibliothèque Nationale ou au Luxembourg, que j'oubliais ma faim. Il n'y a plus guère que Rome, où la misère pèse aussi peu, où le bonheur de pouvoir respirer soit tel, qu'on en devient insensible à la différence entre le viveur et le mendiant. D'ailleurs, habiter une mansarde était encore à cette époque une tradition des intellectuels à Paris. Penseurs et poètes ne connaissaient pas encore l'ambition de rivaliser de luxe avec les agioteurs de la Bourse, bien heureux quand, de petits bourgeois qu'ils étaient, ils parvenaient à amasser de petites rentes. Jamais je n'ai autant souffert du froid ni de la faim qu'alors et jamais je n'ai goûté de plus parfait bonheur : chaque jour à mon réveil j'étais replongé dans la bienheureuse ivresse de me trouver à Paris.

Ce qui me tenait alors comme sous un charme, même vers la fin du mois, où souvent il ne me restait pendant plusieurs jours rien d'autre à faire qu'à rôder, tenaillé par la faim, dans les bibliothèques, les musées et le long de la Seine, c'était tout d'abord ce naïf sentiment que le Parisien a de sa valeur et dont je subissais le rayonnement contagieux. Tandis que le Viennois prend Vienne en aversion par dégoût des autres Viennois, le Parisien, lui, communique la fierté, que lui inspire sa ville, à tous les Parisiens. Nulle autre ville ne connaît de luttes plus fréquentes, plus sanglantes et plus acharnées ; on y voit naître à chaque instant quelque nouvelle « affaire », qui met aux prises les classes, les amis et jusqu'aux membres d'une même famille ; toujours menace d'éclater quelque nouvelle guerre civile, mais justement cette fureur avec laquelle les Français recommencent sans cesse à se déchirer les uns les autres, n'est qu'une des manifestations de leur foi ardente en leur mission : être le peuple parfait. A leur sentiment, il leur appartient d'apporter aux autres nations européennes idéal, ordre et mesure. C'est ainsi qu'ils se croient et c'est ainsi qu'à Paris ils voient la ville, où, de tout temps, se décida le sort spirituel du monde. Nul autre peuple ne les croit, nul autre peuple ne croit pareille chose de lui-même¹, mais ils doivent à cette foi, à cette foi superstitieuse, un ressort sans égal. Et cette élasticité morale, on la sent à chaque pas dans Paris : on n'est jamais seul à Paris, on s'y sent aussitôt baigné dans ce courant impétueux de forces. Le flâneur en quête d'aventures frémit soudain comme sous les décharges électriques du sentiment national, il en a déjà oublié son aventure et se sent emporté par le flot de la volonté nationale ou même d'un simple mouvement d'opinion. Je vis, au cours d'élections, des rues entières, et jusqu'à des quartiers, conquis par le « boulangisme » dans l'espace de quelques quarts d'heure : moi-même, étranger, que rien de tout cela ne touchait, je fus également saisi de la fièvre collective, je me mis à crier et à me démener

1. L'illusion pangermaniste consiste en effet plutôt dans le rêve d'une synthèse universelle que le génie allemand réaliserait grâce à sa souplesse d'adaptation et à son esprit d'organisation (N. du T.).

comme tous les autres, je fus entraîné dans la danse de Saint-Guy générale, si fortement tendues sont les passions dont les individus sont chargés. Mais le réceptacle où s'accumulent les énergies nationales du moment est une plante profondément enracinée, formée de souvenirs communs depuis les temps les plus reculés. Les pensées et les sentiments, bref l'héritage spirituel que tout Français reçoit de ses ancêtres, occupe en lui plus de place que ce qu'il tire personnellement de son propre fond; la nation l'emporte en lui sur l'individu. C'est précisément pourquoi les Français peuvent s'abandonner sans danger à un « égotisme » effréné; car, au tréfonds d'eux-mêmes, le passé de la nation continue d'assurer paisiblement la direction de la vie; à son insu, le Français a le regard constamment tourné vers les siècles passés et il entend perpétuellement dans son sang la voix de ses aïeux. C'est un aristocrate-né, c'est une tradition vivante. De là son besoin de démocratie, de révolution; il lui faut toujours de temps à autre se défendre à nouveau contre la puissance excessive de son patrimoine, qui finirait par l'étouffer. De là aussi la sûreté, la grâce et la liberté de sa démarche spirituelle : des siècles de tradition le guident sur une voie frayée. L'orateur allemand doit commencer par retourner chacune de ses phrases trois fois dans la bouche, au point de s'en étrangler, le Français, pour lequel la langue « se parle d'elle-même », n'a guère à fournir que quelques tournures frappantes de son propre cru. *Toujours plus admirable écuyer de sa propre nature*: c'est ainsi que Paul Valéry a exprimé son idéal, comme s'il était Barrès; de même que Goethe, Nietzsche l'eût approuvé d'un signe de tête bienveillant. Car c'est aussi notre idéal, celui de tout l'Occident, que de devenir écuyer de notre propre nature. Mais le Français va chercher son cheval dans l'écurie de sa haute tradition et il l'y trouve déjà tout dressé; tandis que nous sommes obligés de perdre la moitié de notre vie à notre monture.

Ce fut le grand événement de mon séjour à Paris, événement à tout jamais décisif pour moi, que la révélation de la forme, de la « grande forme », grâce à laquelle l'esprit des an-

cêtres reste vivant à travers les siècles. Nous aussi, nous l'avons possédée chez nous, cette forme, et pour la dernière fois dans le « baroque ». Mais ce dernier passait alors chez nous pour un style de mauvais aloi, surchargé d'ornements ridicules et plein d'emphase, et nous avions été habitués, dès notre plus tendre enfance, à en avoir honte. Un orgueil intellectuel inné pousse l'Allemand à toujours renier son patrimoine; tout Allemand s'imagine être le premier homme et qu'avec lui le monde recommence une fois encore. Nous sommes un peuple en voie de devenir, nous allons même jusqu'à mettre notre fierté à être voué à de perpétuelles métamorphoses. C'est pourquoi Hölderlin, à la fois le plus grec des Allemands et le plus allemand des Grecs, nous a nommés *das Gegenteil des Griechen* (« le contraire du Grec »). Car si toute créature terrestre est condamnée à ne jamais échapper au torrent de l'éternel « devenir », à ne jamais pouvoir ici-bas toucher la rive de l'« être », le Grec réussit pourtant, grâce à sa force de création plastique, à s'entourer de la gracieuse illusion d'une existence parvenue au repos...

Parmi toutes les tribus allemandes, les Francs étaient par l'esprit, la vigueur et l'ardeur, des artistes innés, et ceux d'entre eux qui, jeunes et frais encore, vinrent subir la discipline latine, héritèrent d'une partie de cette vieille nostalgie qui poussait les Grecs à arrêter le flux du devenir : ils se sentirent attirés loin du mouvement incessant de tout ce qui s'élabore, vers la fixité de ce qui est achevé. L'Allemand, qui dans le « Meurs et deviens ! » voit la loi de la vie, qu'effraie déjà le seul voisinage de l'« être », qui par suite ne peut jamais arriver au terme de son évolution, et le Français qui veut conférer à l'instant le plus fugitif l'apparence de l'éternité, ressusciter et continuer les ancêtres les plus lointains dans les arrière-petits-fils, constituent deux formes opposées essentielles, les deux pôles de l'humanité. C'est la raison pour laquelle nous autres Allemands, nous regardons ceux qui aspirent à la « totalité », comme Nicolas de Cuse, Goethe et Nietzsche, comme à moitié Français, tandis que d'autre part les Français qui visent également à cette « tota-

lité » tels que Pascal, Benjamin Constant, Balzac, Barrès et Claudel, ont presque quelque chose d'allemand : pas plus que nous, ils ne sauraient renier la souche commune et c'est ce qui nous rend insupportables les uns aux autres.

J'avais grandi dans le dédain de la forme, général à cette époque chez les Allemands. Et comme les gardiens de la forme en art étaient alors des épigones sans force, sans tempérament et sans personnalité, cela n'a pu que renforcer cette tendance de notre jeunesse¹. Nous avions raison de mépriser cette forme vide. Mais au lieu de nous créer dans cette abondance informe d'idées, de matière et de valeurs humaines, une forme nouvelle, le naturalisme allemand par principe fit profession de dédaigner la forme. Arno Holz ne présentait point dans quelle mesure son nouveau style déjà contenait de « forme » en germe, et qu'en promettant un nouveau style, nous réclamions par là-même une forme. Mais alors je rencontrai chez Zola, précisément le Zola que nous vénérions chez nous comme le Grand-Maître de l'art nouveau, cette pensée : *Une phrase bien faite est une bonne action.*

Ce jour-là, une vie nouvelle commença pour moi. Cette phrase m'éveilla. Elle me rappela le bien et le mal. Avant même que nous ne trouvions la formule chez Nietzsche, nous vivions, nous autres « Allemands d'avant-garde » depuis longtemps déjà « par delà le bien et le mal ». Pour cette distinction, il n'y avait point de place dans notre « conception matérialiste de l'histoire ». Mais avec la distinction entre le bien et le mal tombait aussi celle du beau et du laid. *Fair is foul and foul is fair* : notre nouvelle esthétique ne dépassait pas cette formule des sorcières de Macbeth. Mais pourquoi dès lors restais-je des jours et des nuits à rayer ce que je venais d'écrire, substituant un mot à un autre, pour remplacer d'ailleurs, l'instant d'après, ce dernier par un troisième, auquel advenait aussitôt pareil sort, jusqu'à ce que dans des accès de rage, au

1. Le type de ces épigones est Geibell. Quant au lyrisme naturaliste, il se répandit en essais et en esquisses, en « libres rythmes » et en poèmes en prose. Il allait être donné à Arno Holz et surtout à Stefan George de recréer une « forme ». Et les maîtres de George furent, comme ceux de Bahr, des Français : Verlaine, Baudelaire, Mallarmé, etc. (N. du T.).

petit jour, je finisse quelquefois par déchirer tout le morceau des feuillets devenus illisibles à force de ratures fiévreuses? Qu'est-ce qui me contraignait de polir et de repolir sans cesse chaque tournure, tantôt de l'aiguiser, jusqu'à ce qu'elle se brisât dans mes doigts, tantôt de l'arrondir, jusqu'à ce que la pensée prit toute son ampleur, tantôt de changer ici un adjectif, pour en reprendre un que je venais de rejeter, ou bien encore d'exprimer quelque chose de totalement contraire à ma pensée, uniquement parce que j'étais attiré par un mot ou séduit par un son? Alors seulement je compris ce qui me poussait à agir ainsi, en le trouvant confirmé par cette pensée : *Une phrase bien faite est une bonne action.*

Et alors je m'aperçus qu'à Berlin nous n'avions absolument rien compris au naturalisme des Français. Nous l'interprétions d'une façon matérialiste, nous le prenions au mot, nous ne remarquions pas qu'il était conçu par les Français comme une réaction contre le romantisme, comme le retour à leur tradition classique, encore que par un singulier détour. *Les brutes qui croient à la réalité des choses!* dit quelque part Flaubert, lui aussi un grand maître du naturalisme. Or, c'est précisément sur cette foi *en la réalité des choses*, que reposait notre naturalisme berlinois. Pour la première fois je sentis que le Français peut se permettre en toutes choses une liberté, voire même une audace bien plus grande dans ses revendications, que nous autres, parce que si « radical » qu'il puisse se montrer, il reste intérieurement retenu par des liens beaucoup plus forts, parce qu'il a dans le sang une tradition de plusieurs siècles. Cette tradition le guide sûrement, quelles que soient les « modes » par lesquelles il croit se laisser mener.

Louis Ménard, à cette époque l'un des guides secrets de l'esprit français, en est un exemple. Condisciple de Baudelaire, ami de jeunesse de Leconte de Lisle, chimiste, philosophe, philologue, paysagiste de l'école de Barbizon, fugitif en 1848 comme révolutionnaire, lié d'amitié en exil à Blanqui, en relation avec Marx, ami intime de Berthelot et de Renan après son retour, libre-penseur fougueux, mais nullement matérialiste ou athée, faisant au contraire parade d'un étrange po-

lythéisme (son œuvre principale porte le titre de : *Réveries d'un païen mystique* !), il s'est, lui qui serait à coup sûr communiste aujourd'hui, toujours conservé, malgré la violence de son désir d'indépendance absolue, un tel besoin de stabilité intérieure, qu'il affirme qu'« un peuple, qui a renié ses dieux, est un peuple mort. Pris entre sa crainte jalouse de ne rien abandonner de l'héritage spirituel de l'humanité, et le désir, tout aussi puissant, du réfractaire inné de soumettre le monde à sa volonté, à son intelligence, à son caprice, son exaspération se manifesta en paradoxes impies et l'incita à risquer tranquillement cette phrase sacrilège : *J'aime beaucoup la Sainte Vierge, son culte est le dernier reste du polythéisme.* C'est ainsi qu'il réussit à rester fidèle à son attitude intérieure naturelle, sans se laisser troubler par les convoitises aventureuses de son intelligence. Il réussit à trouver un état d'équilibre entre les attitudes où se complut son intelligence et les besoins de son cœur. On songe involontairement à Péguy, qui arriva à Paris dix ans après moi, tout d'abord ami de Jaurès, marxiste et dreyfusard, mais poussé bientôt, par sa haine instinctive de tout *juste milieu*, à l'extrême, presque anarchiste, un certain temps fort près de Bergson, mais restant au cours de toutes ces métamorphoses toujours fidèle à sa chère Jeanne d'Arc

La Sainte la plus grande après sainte Marie

n'ont seulement resté intérieurement indemne au milieu de toutes ses transformations spirituelles, mais encore parfaitement intact au plus profond de lui-même. Le Français ne laisse jamais son intelligence entrer en contact avec son cœur. On se borne à un jeu de l'esprit, exécuté avec toute la virtuosité possible et dont l'enjeu est assez souvent toute l'existence extérieure, mais qui ne touche point le tréfonds de la vie intérieure; cela reste à la surface; les profondeurs sont gardées par ce besoin anonyme, qui veille en tout véritable Français, le besoin de

Quelqu'un qui soit en moi plus moi-même que moi.

Ce que Claudel veut dire par là, les Français incroyants en gardent eux aussi presque toujours une trace. Ils abandonnent la doctrine catholique, en en gardant la forme; leur substance en conserve, sans qu'on y prenne garde, la vertu. Le calme profond des secrets asiles de l'âme n'est nullement troublé par le bruit de l'intellect, si bruyant ou si audacieux que celui-ci puisse se comporter au dehors.

Celui qui est en moi plus moi-même que moi se faisait entendre de moins en moins, depuis que j'avais quitté la douce discipline bénédictine de mon inoubliable maître de Salzbourg, Josef Steger. Je ne prêtais plus l'oreille à sa voix intérieure, alors il se taisait; lui aussi, devant ma raison rebelle. Mais dans ma solitude polyphonique de Paris, au Louvre, devant le sourire où transparait l'âme de la Milésienne et de la Joconde, devant le vieillard à l'enfant de Ghirlandajo, ou encore lorsque, dans la brume violette du soir, je restais sur un pont, le regard tourné vers les tours grises de Notre-Dame, ou bien lorsque je me laissais emporter dans le tumulte des Boulevards par le flot humain, je perçus une voix s'élevant du fond de moi-même. J'entendis la loi « battre » dans ma poitrine. Mais je la comprenais encore à peine. Elle ne me parlait pas déjà de bien et de mal, mais le beau et le laid se distinguaient désormais nettement en moi. J'avais encore besoin d'une vingtaine d'années pour tirer de cette révélation toutes les conclusions qu'elle comportait et pour trouver la force de porter le jugement définitif. Mais au fond, mon retour à l'Eglise commença dès le jour où je lus pour la première fois cette phrase : *Une phrase bien faite est une bonne action.*

Ma conscience s'éveilla, encore que tout d'abord du seul point de vue artistique. En moi s'agita le sentiment de la qualité, d'une qualité totalement soustraite au pouvoir de ma volonté arbitraire, d'une qualité en soi, n'ayant pas besoin de correspondances avec moi, ne cherchant pas mon approbation ni celle d'autrui, ayant en soi-même son fondement, obéissant à une loi innée, sans commune mesure avec nous, se servant de mesure à elle-même. Je sentis pour la première fois une puissance au-dessus de moi, je sentis que l'homme ne

pouvait se comporter envers elle que comme un serviteur envers un maître. Car avec la qualité — la qualité impliquant déjà par elle-même une hiérarchie — l'idée de valeur et de non-valeur se révélait à moi, et cette idée elle aussi comme quelque chose de supérieur à moi, ne se souciant nullement de moi, valable en soi. Alors seulement ma vie prenait un sens, dans l'aurore d'une morale. La parole d'Epiméthée trouvait sa justification dans mon expérience :

Je ne m'égare pas. La beauté mène sur la bonne voie.

Ce fut Baudelaire qui me montra le premier la voie de la beauté, et c'est dans la préface de Théophile Gautier aux *Fleurs du Mal* que je puisai pour ainsi dire le vocabulaire de ma foi dans l'art. Dans un accès de courroux contre les *philanthropes, les progressistes, les utilitaires, les humanistes, les utopistes et tous ceux qui prétendent changer quelque chose à l'invariable nature et à l'agencement fatal des sociétés*, j'y trouvai proclamée la dignité de l'art : *c'est cet admirable, cet immortel instinct du Beau qui nous fait considérer la terre et ses spectacles comme un aperçu, comme une correspondance du ciel. La soif insatiable de tout ce qui est au delà et que voile la vie, est la preuve la plus vivante de notre immortalité. C'est à la fois par la poésie et à travers la poésie, par et à travers la musique que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau. Et les larmes, que nous fait verser toute œuvre d'art authentique, sont un témoignage de notre nature exilée dans l'imparfait et qui voudrait s'emparer immédiatement, sur cette terre même, d'un paradis révélé.* Tout pareillement, Charles Maurras trouva plus tard dans l'art *la joie de saisir dans leur haute évidence des idées-mères.* Quant à moi, cette évidence de l'éternité, dont nous prenons conscience dans l'art, me comblait d'une félicité si haute, qu'elle semblait me suffire, et que je laissai des années s'écouler encore, sans faire moi-même un usage actif de ma foi. Lorsque récemment je demandais à Wolfgang Heine¹ ce qu'il avait pu bien penser de ma prétendue conver-

sion, il me répondit : « Je n'en ai pas été un seul instant surpris, car, à l'Université de Berlin, le marxiste, que tu étais alors, était déjà catholique dans la moindre de ses fibres, mais tu étais le seul à ne pas l'avoir remarqué ! » Il est étrange que je ne m'en sois pas encore rendu compte à Paris, dans la ville qui me « convertit à moi-même » de fond en comble. Mais je me vouais avec une telle passion au service du Verbe terrestre, que je n'entendais pas le Verbe éternel, dont l'art est le vicaire dans le monde des apparences. *Pour le poète, lit-on dans l'introduction de Gautier aux œuvres de Baudelaire, les mots ont, en eux-mêmes et en dehors du sens qu'ils expriment, une beauté et une valeur propres comme des pierres précieuses... Il y a des mots diamant, saphir, rubis, émeraude, d'autres qui luisent comme du phosphore quand on les frotte, et ce n'est pas un mince travail de les choisir.* Voilà qui sonne étrangement — pour nos habitudes allemandes : notre éducation, qui s'en tient à l'intelligence et n'a en vue que l'usage et le profit, laisse dépérir en nous le sens de la vie intérieure des mots, le sens de leur vie antérieure, pour ainsi dire, car ne jaillissent-ils pas spontanément des lèvres des peuples jeunes, bien avant que le son ne soit devenu une monnaie de l'idée. Tout vocable n'est d'abord qu'un assemblage de voyelles et de consonnes : les sons s'attirent ou se repoussent mystérieusement et c'est de cette vie amoureuse de, sons qui se cherchent et se fuient, que naît la langue, et celle-ci est à l'origine plutôt un geste, une forme, que porteuse d'une signification, qu'elle ne prend, hésitante et incertaine, que plus tard et comme pour se justifier son existence envers elle-même. Cette vie primitive des langues se reproduit chez les poètes ; le poète perçoit dans les mots leur essence secrète, encore pure de tout utilitarisme, et n'ayant pas encore été mise de force au service des relations sociales. Il n'y a pas pour cela de plus bel exemple que la langue du jeune Goethe, une langue qui est pour ainsi dire restée à l'état d'avant son expulsion du paradis...

1. Ami intime de H. Bahr.

C'était un bon instinct, qui, dans ma fuite de moi-même, m'avait tout justement conduit à Paris. Car c'est là que je parvins au tournant décisif de ma vie : l'esprit du XVIII^e siècle trouva sa tombe au lieu même où il naquit. « En ce lieu et en ce jour commence une nouvelle époque de l'histoire universelle et vous pourrez dire que vous y étiez », a prononcé Goethe à Valmy. Or j'en étais à voir commencer la fin de cette époque. Dans les dix années qui vont de 1885 à 1895 la France trouva la force de revenir à sa tradition. *J'ai été converti par le dégoût de ce qui m'entourait* : c'est dans ces termes que Huysmans a traduit l'expérience de toute sa génération. Barrès, lui aussi, voyait dans ses compagnons *une génération dégoûtée de beaucoup de choses, de tout peut-être, hors de jouer avec des idées*. Ce dégoût s'était déjà manifesté chez Balzac et les romantiques; plus violent encore chez Baudelaire, Flaubert et les Goncourt, il reparait ensuite chez Péguy, qui dit de la société bourgeoise, d'une société uniquement soucieuse de profit : *Le monde moderne avilit, c'est sa spécialité*. Mais ces dix années furent le signal d'une rupture avec « l'époque de la raison », dont le romantisme était resté malgré tout le fils, encore qu'un fils rebelle. Alors Brunetière proclamait la faillite de la science, et le jeune Barrès, à peine échappé d'ulycée de Nancy et de l'intellectualisme « déracineur » de Burdeau, tirait des expériences de sa jeunesse cette conclusion désolée : « *Notre morale, notre religion, notre sentiment des nationalités sont choses écroulées, auxquelles nous ne pouvons emprunter de règles de vie, et en attendant que nos maîtres nous aient refait des certitudes, il convient que nous nous en tenions à la seule réalité, au Moi*. Son compatriote et condisciple, Stanislass de Guaita, originaire d'une vieille famille alliée aux Brentano, s'affilia aux Rose-Croix, adonnés à l'étude des *Sciences maudites*; Huysmans, qui venait justement d'écrire *Arebours*, un manuel du dilettantisme, exploita également la veine du satanisme, avant de trouver dans *En route* le chemin du salut; les *Grands Initiés* d'Edouard Schuré et les livres magiques de Papus parurent; le mage Sar Péladan paraissait sur les boulevards avec sa tête assyrienne aux cheveux noirs bouclés; le moindre étu-

diant jouait au Paracelse devant sa grisette; gravement ou moitié pour se divertir, une nostalgie angoissée s'en allait partout *vers des au-delà mystiques*, et lorsqu'une année après mon départ de Paris le jeune Willibrord Verkade y arriva, il y trouva les peintres de l'entourage de Gauguin et de Maurice Denis, le cercle des Nabis, dominés eux aussi totalement par le pressentiment, et même une sorte de désir concupiscent, d'un monde supérieur. *Un naturalisme tout à fait supra*, tel était devenu le mot de ralliement. Le jour de Noël de l'an 1886, un poète de dix-huit ans, grandi à l'écart de toute croyance, *entré dans la vie, un baiser de Renan sur le front*, jusque là confessant la doctrine de l'art pour l'art de l'école de Mallarmé, assistait à la grand'messe de Notre-Dame, adossé, rêveur, à un pilier, lorsque soudain il se sentit à l'improviste saisi par Dieu : *c'est alors, raconte Claudel lui-même, que se produisit l'événement qui domine toute ma vie. En un instant mon cœur fut touché et je crus*.

Mais je mis, quant à moi, tout en œuvre pour éviter Dieu et je fis un détour par l'idolâtrie de la « grande Forme ». En celle-ci, je croyais avoir trouvé le point d'appui d'Archimède, d'où je pourrais soulever le monde. De même que les jeunes peintres d'alors tenaient l'apparence, au moment même où elle passe et s'enfuit, pour la réalité elle-même, les choses n'étaient pour moi que des ombres, mais dans les mots c'est la voix de la vérité elle-même que j'entendais. Je voyais dans le monde une grande illusion des sens à laquelle l'œil et l'oreille de l'homme répondent du plus profond de lui-même; et c'est seulement dans ces réponses de l'éternité que se trouve le sens des phénomènes. C'est ainsi que mon impressionnisme se trouvait étrangement bariolé d'idéalisme. Un drame échevelé, que j'écrivis alors, *Le grand péché*, était encore un bizarre amalgame de réminiscences de mon séjour à Berlin avec la verbosité de cette ivresse parisienne. Mais mon premier roman : *La bonne école*¹, conçu à Paris, écrit

1. « Die gute Schule » (1890), où H. Bahr décrit, analysé à la manière de P. Bourget, les « états d'âme » (sous-titre du roman) compliqués d'un peintre décadent. La « bonne école » n'est autre que l'amour ! (N. du T.).

au cours de mon voyage à travers l'Espagne, puis paru dans la revue hebdomadaire de Brahm, *Die freie Bühne*, d'où sortit peu à peu la *Neue Rundschau* de S. Fischer, reilète cet instant de mon évolution. Jamais je ne réussis par la suite à m'épancher dans une œuvre aussi complètement et à m'y perdre avec tous les désirs et les caprices dont mon esprit était la proie, au point d'en être affranchi, une fois pour toutes. En y laissant l'empreinte de mon image, je savais ce qui en moi-même était mon vrai moi.

Ernst ist das Leben, heiler ist die Kunst : le mot de Schiller se retournait alors dans mon esprit ! L'art était la seule chose que je prisse au sérieux, alors que la vie me semblait tout au plus assez bonne pour servir de divertissement. La vérité, directement inaccessible, ne se manifestait que par la forme; c'est dans son reflet coloré, dans son écho sonore, que nous avons son symbole¹ : ce dans quoi elle apparaît ou retentit me semblait indifférent. Mon adoration de la forme en vint à juger méprisable le fond, celui-ci n'était que le combustible d'où jaillissait la flamme de la forme, et de lui ne restait que de la cendre. De même que ces peintres qu'un tableau ravit, au point qu'ils ne sauraient avec les années en oublier le moindre détail, mais que bien souvent, ils ne sauraient en indiquer exactement le sujet, parce que la peinture leur a trop donné pour qu'ils se soucient encore de l'objet représenté, — de même je restais alors, en présence d'œuvres poétiques, si fortement sous le charme de la plénitude, de la force et de la clarté de l'expression, qu'il ne me serait pas venu à l'esprit de remarquer ce qui s'y trouvait exprimé avec tant de plénitude, de force et de clarté. Et par là, je ne faisais que passer de l'extrême à l'autre : j'avais été, dès mon enfance, accoutumé à rechercher en toute poésie, en toute image, à vrai dire jusque dans toute chanson, une idée; la valeur d'une œuvre quelconque dépendait uniquement de ce qu'elle « signifiait », et lorsque je reconnus enfin que l'idée d'une œuvre d'art ne peut se trouver nulle part ailleurs que dans son *εἶδος*,

1. Allusion aux vers fameux de la fin du second Faust : *Alles Vergängliche ist nur ein Gleichnis* (N. du T.).

dans sa forme (que la langue grecque est donc en elle-même déjà sciemment artistique !), c'étaient mes yeux qui se dessillaient pour la première fois en matière d'art, mais en revanche je tombais dans l'erreur opposée comme si la forme n'était qu'un gant devant aller à tout le monde ! L'idée qu'en art, le gant n'est point tiré sur la main, mais doit en quelque sorte se former sur la main elle-même, l'idée qu'une œuvre d'art ne peut naître que lorsque *εἶδος* et *εἶδος*, se rendant compte qu'ils sont frère et sœur, s'unissent étroitement l'un à l'autre, qu'on reconnaît justement l'œuvre d'art à ce parfait accord de la forme et du fond, cette idée, je n'aurais pu la concevoir, privé que j'étais du sentiment de la forme. En effet, j'aurais dû pouvoir distinguer alors le bien du mal tout comme le beau du laid, j'aurais dû reconnaître un ordre moral dans l'univers. J'obéissais bien, il est vrai, à cet ordre universel : je ne volais pas, je ne tuais pas, je ne mentais pas, parce que ma conscience ne le permettait pas, mais je voyais dans cette conscience le fruit d'une discipline sociale plusieurs fois séculaire. Tandis que mon sentiment de la forme me semblait l'expression d'une réalité suprasensible, je ne tenais ma conscience que pour un héritage de prescriptions légales. Construire mal une phrase, voilà qui était permis et n'entraînait pas de châtement, mais la chose me restait pourtant impossible, même si je l'avais voulu, la voix intérieure était trop forte, qui me l'interdisait : cela semblait me prouver que la beauté était sous l'égide d'une plus haute puissance. Par contre, je présumas que si, le lendemain, par décision de la Chambre, l'interdiction de voler était abolie, j'éprouverais bien encore au début, par le fait d'une longue habitude, une singulière impression à voler, mais je pouvais fort bien m'imaginer que j'arriverais peu à peu à vaincre cette répugnance; tandis qu'il m'était impossible de me figurer pouvoir jamais surmonter la répugnance à l'égard d'un solécisme ou d'une phrase boiteuse, alors même qu'il serait défendu sous peine de mort d'employer un mot propre ou de construire une phrase correctement. Le beau et le bien me semblaient appartenir à des plans différents et non seulement le fond me parais-

sait indifférent dans une œuvre d'art, mais plus il était infime, plus il était le bienvenu pour l'artiste, qui pouvait ainsi déployer toute la force magique de la beauté. C'était encore, dix années plus tard, l'objet de mes discussions quotidiennes avec Max Burckhard, qui de son côté ne voulait voir dans la beauté que le déguisement de la moralité...

Sur ma nouvelle conception de l'art, sur ma prédilection pour l'artistique, voire même pour l'artificiel, non seulement dans l'art mais dans la vie, Huysmans a exercé alors une profonde influence par son roman *A rebours*. Ce roman avait paru en 1884, et il était devenu, quand je débarquai à Paris, le bréviaire de la jeunesse qui cherche. On commençait alors à tout excuser comme étant fin de siècle. Ce livre effrayant était vraiment une fin. Il terminait le siècle qui avait débuté par la grande Révolution, c'est-à-dire par une apostasie de la France à l'égard de son propre génie. Huysmans l'a qualifié lui-même de cri de détresse, et le vieux Barbey d'Aurevilly, ce catholique aux vues profondes, écrivit aussitôt que l'auteur d'un tel livre n'avait plus que le choix entre le canon d'un pistolet et le pied de la croix; il allait falloir onze années encore à Huysmans avant qu'il se décidât pour la croix. Mais dans le visage de la France, les traits de ce roman sont encore ineffacés aujourd'hui. Car ce que Huysmans considérait comme son problème personnel, à savoir la séparation d'avec une enveloppe impure, était aussi la question vitale de la France elle-même. Au fond, il s'agira dans la triste affaire Dreyfus, non pas du pauvre capitaine innocent, mais uniquement de cette question : la collectivité a-t-elle le droit de sacrifier l'individu? c'est-à-dire du vieux problème des persécutions d'hérétiques, problème que seul peut se risquer d'aborder celui qui, mettant en jeu toute sa conscience, prend sur lui, sciemment et volontairement, de se charger d'un crime, pour protéger un bien supérieur qu'il croit menacé. Mais plus encore que de Huysmans, je me sentais proche de Maurice Barrès; aucun poète de ma génération n'a aussi profondément agi sur moi, et cela sans cesse, vingt années durant. Tout d'abord, je fus presque étonné de voir à quel point ce Lorrain était allemand,

allemand à la façon de Goethe. D'ailleurs, il l'est resté foncièrement. Dans son *Voyage de Sparte* il reconnaît encore lui-même que *La destinée qui oppose son pays à l'Allemagne n'a pourtant pas permis qu'il demeurât insensible à l'horizon d'Outre-Rhin : il aime la Grèce germanisée*. Et alors viennent d'inoubliables pages consacrées à Iphigénie, qu'il nomme *une œuvre palladienne et une pièce civilisatrice*. Il nous ouvre, dit-il de Goethe, *mieux qu'aucun maître la voie du grand art, en nous montrant que, pour produire une plus belle beauté, le secret, c'est de perfectionner notre âme*. Même au cours de ce voyage en Grèce, il ne fait attention qu'au *bénéfice moral* qu'il peut retirer de tous les phénomènes, il est encore le même égotiste qu'il était déjà, alors que les railleurs disaient du jeune Boulangiste qu'il déjeûnait avec Stendhal et soupait avec Saint-Ignace; les Parisiens ne savaient pas qu'il aimait aussi à rendre secrètement visite à Fichte. En 1883, ayant à peine dépassé vingt ans, et tout fraîchement débarqué de sa province, il publia les *Taches d'encre*, une petite revue, dont la morgue nonchalante, pédante et mondaine à la fois, préoccupée de la vie intérieure, dans sa recherche des sensations exquises et profondes, dans son dédain superbe du banal, dans son désir d'universalité (à l'âme française substituer l'âme européenne faisait également partie de son programme), poussait le lecteur piqué dans sa curiosité à se demander ce que pouvait bien être en réalité ce dandy des lettres, ce bizarre assemblage d'un anarchiste et d'un décadent. *Sous l'œil des Barbares*, le premier des romans de la *Culture du moi*, répondait à cette question; mais sans qu'on en soit plus avancé, puisque celui qui venait de rêver d'une existence telle qu'un rêve léger, s'était dans l'intervalle fait, comme Boulangiste, élire député de Nancy. Je trouvais, quant à moi, tout cela si naturel, je sentais le lien interne si fort et Barrès m'était, avant même que je ne le connusse personnellement, aussi intime, que si nous avions été des esprits jumeaux. Je trouvais chez lui ma vie intérieure formulée comme à l'emporte-pièce, et la lecture de ses œuvres était pour moi un soliloque. Précisément tout ce par quoi j'étais resté jusqu'alors solitaire, étranger jusqu'à mes

amis, tout ce par quoi j'étais resté pour tous un original, il l'exprimait, et avec plus de netteté, de charme et de clairvoyance que je n'en aurais été capable moi-même, dans mon intempérance qui, ne trouvant aucune expression assez forte, me faisait tout de suite forcer la voix. *J'ai voulu ne rien nier, être comme la nature qui accepte tous les contrastes pour en faire une noble et féconde unité*: jamais je n'aurais pu mieux exprimer la tendance irrésistible de mon esprit. Et quand il se plaignait de *ne pouvoir se donner un moi nouveau qu'en tirant le moi de la veille*, ce n'était là encore que le même besoin, dont je souffrais depuis mon enfance et qui me poussait à triompher sans cesse de moi-même, précisément pour pouvoir affirmer ma propre personnalité. Et moi aussi, je ne me maintenais debout que par cette certitude secrète de participer au même rythme que l'univers. Inoubliable reste pour moi la nuit où, dans ma froide mansarde du Boul'Mich, je lus pour la première fois Barrès, jetant toujours de nouveaux cris de joie intellectuelle à entendre ainsi messentiments confirmés, et riant aux éclats de surprise émerveillée, en me demandant d'où celui-là pouvait bien savoir, lui aussi, ce que je m'étais jusque là figuré être le seul à savoir au monde, mais m'avouant humblement aussi, il est vrai, que jamais je n'aurais eu la force ni la netteté d'esprit nécessaires pour le formuler aussi rigoureusement.

Mais Barrès, bien longtemps après, a une seconde fois exercé sur moi une action décisive: en se tournant vers le régionalisme. Il contribua à me faire ressouvenir moi aussi de l'Autriche, de ma patrie, *de l'arbre dont je suis une des feuilles*. C'était le premier pas hésitant qui me ramenait au cep dont je suis le pampre.

Comme Barrès, je m'efforçais, moi aussi, avec passion, de *me donner mille âmes successives*. En chaque paysage, en chaque visage, en chaque édifice, en chaque tableau ou en chaque livre, elles s'offraient à moi. Et plus elles m'étaient étrangères, plus elles étaient les bienvenues pour moi, car elles m'enrichissaient et me « peuplaient » d'autant plus. Je perdis tout sens critique et je devins par suite un critique d'un type tout spé-

cial. En épigraphe de mes « *Studien zur Kritik der Moderne* » se trouvent les vers du jeune Hofmannsthal :

*Vor meiner Tür ist keiner noch gegangen,
Der nicht Verständis wenigstens empfangen¹.*

Parvenir à comprendre l'artiste et son art, à pénétrer une œuvre de sa sensibilité, à la recréer en soi, me semblait plus important que la question de savoir quelle était sa valeur ou s'il me plaisait... Barrès se voyait comme *un instant d'une chose immortelle*. Pour moi, la chose était vraie non seulement de lui, mais de tous. Et découvrir en chacun la chose immortelle dont il était l'instant, me semblait être mon office de critique. Il me paraissait si naturel que tout homme, même le plus grand, ne fût jamais qu'un instant, une lueur tout aussitôt éteinte de la chose immortelle, qu'il m'eût été fastidieux de le répéter chaque fois expressément à mes lecteurs. Les Français en avaient depuis longtemps perdu l'habitude; depuis Sainte-Beuve déjà, leur critique avait renoncé à trancher du juge souverain. Puis ce fut au tour de Taine, dans son *Histoire de la littérature anglaise*, à lui donner le grand exemple; Bourget, lui aussi, a toujours, comme critique, visé à être *l'historien de la vie morale*. Et, pour finir, Anatole France, qui, dans son scepticisme radical, en arriva jusqu'à douter du doute lui-même, (*j'ai eu peur de ces deux mots d'une stérilité formidable : je doute*), se fit le champion d'une humiliation plus profonde encore de la critique : *Le bon critique est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre... Pour être franc, le critique devrait dire : Messieurs, je vais parler de moi à propos de Shakespeare, à propos de Racine ou de Pascal ou de Goethe. C'est une assez belle occasion*. Et c'est ainsi que vingt années durant, je pratiquai la critique, venant en aide à beaucoup et ne causant de tort qu'à moi seul.

Déjà ce drame des *Nouveaux hommes*, qui m'avait été comme dicté à Berlin², désespérait de la rénovation de l'humanité,

1. Personne n'est encore passé devant ma porte, qui n'ait du moins trouvé l'accueil d'une intelligence compréhensive.

2. Cette pièce, parue en 1887, fut écrite en quelques nuits. Ailleurs, Bahr dit n'avoir été que le « secrétaire de l'inspiration ». Du jour au lendemain, il fut célèbre.

tant qu'elle n'aurait pas triomphé du vieil Adam, en son propre cœur. J'étais déjà par là-même dégagé de tout marxisme, puisque je reconnaissais dans cette dépendance à l'égard de notre cœur palpitant la liberté intérieure de l'homme; et qu'ainsi le destin de l'individu, comme des collectivités, était replacé dans l'esprit, au lieu d'être aperçu dans les choses. Or cette vue me fut confirmée par Paris, c'est-à-dire par la ville où tout se convertit en esprit comme nulle part ailleurs au monde, où la sensualité et jusqu'au vice lui-même se volatilise en esprit, et qui spiritualise l'esprit lui-même, jusqu'à ce que, consommant entièrement toute substance, rien de lui ne subsiste que son propre mouvement, que sa propre rotation sur lui-même, qu'il ne reste de lui que la jouissance de se sentir planer librement. Strindberg disait de lui-même qu'il était un pèlerin en quête de lumière et d'un peu de bonheur; ce qui importe pour l'esprit français, ce n'est nullement la connaissance, mais le pèlerinage lui-même, et c'est dans le sport de son pèlerinage qu'il trouve déjà le bonheur. *Si je ne vois pas clair, tout mon monde est anéanti*¹, dit Stendhal et il traduit ainsi la nature, plus soucieuse d'ordre et d'idées que de connaissance et de pénétration, du Latin, que ravit déjà le simple fait de voir clair et à qui l'idée ne vient pas le moins du monde de rechercher ensuite l'importance de l'idée. L'esprit des Français cherche moins à recréer en soi la vie des choses qu'à prendre conscience de sa propre activité. Ceci explique également pourquoi Français et Allemands ne peuvent s'entendre au point de vue intellectuel : pour l'Allemand, l'esprit est un moyen, pour le Français, c'est le but lui-même. Et je suis pourtant plein de gratitude envers mon destin de m'avoir fait connaître le besoin de voir clair. Je pus ainsi vaincre ou du moins atténuer l'obscur tendance qui, du fond de moi-même, me pousse vers l'informe, vaincre ou du moins atténuer le Russe qui se dissimule dans mon cœur. Mon année à Paris me donna « ma forme ». Mais je ne vivais pourtant pas uniquement d'une vie intellectuelle. Il y avait encore à cette époque des restes

1. Pour l'influence de Stendhal en Allemagne, et en particulier sur H. Bahr, voir la revue grenobloise : *Tentatives* (1^{er} déc. 1923).

de la vraie bohème, encore que ce ne fût plus guère pour ainsi dire que l'ombre de celle de Murger. Car dans la rue Victor-Massé, Rodolphe Salis aux cheveux blonds bouclés, peintre, sculpteur, poète et voyageur aux Indes, tout cela en une seule et même personne, tentait dans son Chat noir de recueillir un dernier écho de cette vieille gaité gauloise qui, là-bas, sur le boulevard Rochechouart, au Cabaret du Mirliton d'Aristide Bruant, de fantaisie extravagante, avait déjà comme des relents de luxure et de joie sanguinaire. Mais ce qu'on appelle le vice, je ne le connus que durant l'été de l'Exposition, à l'occasion de visites de gens du pays : leur première question touchait toujours ces turpitudes, dont ils s'indignaient une fois de retour au foyer durant toute la saison d'hiver suivante. Le vice de Paris était alors principalement l'industrie des étrangers. Oswald Alving confirme le fait.

La Beauté suprême restait toujours pour moi la Ville elle-même, avec son atmosphère, cet air léger comme du champagne, qui vous jette dans l'ivresse radieuse, dansante, parfaitement lucide, presque surexcitée des nuits blanches, et grâce à laquelle on se figure que l'on va pouvoir voler, qu'il va falloir se mettre à voler. J'aimais alors à rester le soir sur les quais de la Seine, n'ayant plus conscience de la joie exquise d'être au monde. Et voilà qu'une fois, au soleil couchant, une jeune fille se trouva près de moi. Elle sortait de son magasin et elle aussi était heureuse de ce que la vie fût si belle. La vie eût été encore plus belle sans la méchante tante chez laquelle on vivait. Pour la consoler de cette tante, qui devait avoir été une créature vraiment désagréable, nous allâmes le dimanche suivant à Saint-Cloud. Nous allâmes aussi un jour voir les danses du ventre de la Rue du Caire de l'Exposition. Bientôt nous sortîmes chaque jour ensemble. Et cela, jusqu'à ce qu'un beau matin on frappât à ma porte et qu'à mon cri d'« Entrez ! » poussé dans l'effroi d'un demi-réveil, la petite Nini apparût en personne dans l'encadrement de la porte, un sac minuscule à la main : « Sais-tu, dit-elle, j'ai quitté ma tante et je préfère rester avec toi, la tante est trop méchante ». Nous étions bien un peu à l'étroit, mais c'était si beau, qu'au bout de trois

mois, je compris que seule la fuite pouvait me sauver et qu'autrement je ne pourrais de ma vie me séparer de Paris ! Kainz¹ me disait de longues années après, d'un air mélancolique : « Tu es aussi de ces hommes qui ne peuvent faire autrement que d'épouser tout de suite ! » J'étais alors si près de le faire, que je m'enfuis précipitamment en Espagne ; nous pleurâmes tous deux amèrement en nous disant adieu à la gare d'Orléans.

Hermann BAHR

Trad. C. Sénéchal.

1. Le célèbre acteur qui modernisa le débit et la gesticulation de la scène, au cours de la période naturaliste (1880-90). Comme Gémier, fervent de Shakespeare.

LE PANAMERICANISME

A SANTIAGO DU CHILI

I

LES ORIGINES

Le panaméricanisme est d'essence latine. Après avoir fondé la Confédération des Andes, Bolivar, élargissant ses vues, rêva de réunir en un Congrès toutes les jeunes républiques récemment émancipées de la règle espagnole pour leur demander d'étudier en commun « les moyens d'éviter les conflits entre elles et d'empêcher l'action d'une puissance européenne contre la souveraineté de l'une d'entre elles ».

A l'appel de Bolivar, quatre Républiques seulement, la Colombie, le Pérou, le Guatemala et le Mexique, répondirent. Les Etats-Unis s'étaient contentés d'envoyer un « observateur ». De cet échec, qui marquait la fin de son rêve, Bolivar ne se consola jamais. Il mourut peu de temps après, loin du monde, dans une petite ferme de Colombie. Mais il avait vu juste. Des conférences partielles se succédèrent d'époque en époque, à Lima, à Montevideo, à Costa-Rica. Puis, grâce à l'intervention des Etats-Unis, le mouvement prit un caractère généralisé.

En 1881, le Secrétaire d'Etat Blaine, effrayé de voir des liens de plus en plus étroits s'établir, surtout au point de vue économique, entre l'Amérique latine et l'Europe, invite tous les Etats de l'Amérique à tenir à Washington, en 1882, une